

nalytique, identifierait dans l'inconscient masculin le vagin et l'anus lui est même évident. Mais si 'sexe' est attesté comme désignation de la classe des femmes depuis le XII^e siècle, il en va autrement pour l'acception 'organe sexuel' qui n'est attesté qu'à partir de 1897. 'L'imagination créatrice ou l'inconscient, peuvent-ils anticiper de 300 ans l'évolution sémantique d'un mot?

L'approche féministe unilatérale est une option tout à fait consciente de la part de l'auteur, mais cela ne l'empêche nullement d'élargir sa perspective. PFC traite aussi de la religion: pourquoi l'évangélisme ou le protestantisme étaient-ils particulièrement attrayants pour les femmes? De plus, elle dresse une liste de problèmes généraux, à reprendre dans une perspective féministe: le mariage, les classes sociales et bien d'autres thèmes.

Même si, appartenant au sexe masculin, on est parfois choqué de se voir attribuer une idéologie des plus primitives, il faut bien admettre que l'ouvrage de PFC fait réfléchir et que, par les problèmes essentiels posés ainsi que par les analyses détaillées, l'auteur fait voir l'*Heptaméron* sous un éclairage nouveau et original.

Michel Olsen
Université de Roskilde

Notes

1. A. Lefranc: *La Vie quotidienne au temps de la Renaissance*, Paris 1938, p. 128.
2. Auerbach, Erich: *Mimesis* Bern 1946, et Olsen, Michel: *les Transformations du triangle érotique*, Copenhague 1976 et *Amore virtù et potere nelle novellistica rinascimentale*, Napoli 1984.
3. «Dieu ou dépit. *La Châtelaine de Vergy* de Marguerite de Navarre». *Traditions et tendances des études romanes au Danemark. Articles publiés à l'occasion du 60^e anniversaire d'Ebbe Spang-Hanssen*, éd. M. Herslund et al. *Etudes Romanes* N^o 31, 1988 p. 237-49.
4. *Le Grand Robert*: sexe, 6. (l'acception 'organe sexuel' ne se trouve pas chez Littré). Cf. aussi Hanon, Suzanne.: *Le Vocabulaire de l'«Heptaméron» de Marguerite de Navarre. Index et concordance (avec 15 microfiches)*. Champion, Slatkine: Paris - Genève 1990: les quatre acceptions notées de 'sexe' valent pour la classe des femmes.

Jean Giraudoux: *Œuvres romanesques complètes I*. Edition publiée sous la direction de Jacques Body. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1990. 2005 p.

Ce volume comporte plus que ne promet son titre. La tradition a fait opter pour «Œuvres romanesques», mais en réalité, il s'agit de toutes les œuvres narratives, contes, récits, romans ... D'ailleurs, parlant des œuvres de Giraudoux, on est fondé à se demander dans quelle mesure il s'agit de romans. Body affirme qu'avant *Suzanne*, le terme de roman serait impropre. Ce qui précède se caractériserait mieux comme 'contes', voire allégories.

La question mérite une réflexion: dans quelle mesure l'auteur de *Juliette au pays des hommes* est-il un romancier? Serait-ce plutôt à partir de *Bella*, seulement, qu'il convient de le caractériser ainsi? Sans vouloir trancher, il sera peut-être permis de se féliciter, en tant que lecteur, que Giraudoux, plume en main, ait superbement négligé toute préoccupation fâcheuse concernant la «genrologie», au sens académicien du terme.

En revanche, le lecteur de ses textes narratifs a droit à la vaste gamme de ses inspirations littéraires et personnelles, aussi bien qu'à ses «jongleries» au niveau stylistique. Deux mots clés résument l'heureux paradoxe de Giraudoux, ici comme dans son théâtre: le sourire et le sérieux. Le ton particulier qui en fait un amalgame domine incontestablement ces textes, qu'il s'agisse de contes, de récits ou de romans. Pour s'en convaincre, il suffit de penser à ce chef d'œuvre que sont *Les Aventures de Jérôme Bardini*.

Le recueil s'ouvre par trois petits récits poétiques (*Premier rêve signé, Echo et Les Rides*). En appendice, on trouvera les premiers écrits. En général, cependant, les textes figurent selon l'ordre de leurs premières parutions. Ce premier volume se termine par *La Grande Bourgeoise* – restent donc, entre autres trésors, *Choix des Elues* et *Combat avec l'Ange* pour le prochain volume, auquel seront jointes, apprend-on, les «œuvres cinématographiques complètes», qui se résument, en gros, à l'adaptation de *La Duchesse de Langeais* et au *Film de Béthanie*.

On trouvera, au début du volume, une chronologie solidement étayée et qui va jusqu'au centenaire en 1982 et aux manifestations auxquelles donna lieu cet anniversaire.

L'établissement du texte a posé un problème délicat, notamment en ce qui concerne les dialogues, domaine capital dans l'œuvre de Giraudoux. Les éditeurs ont souhaité les encadrer par des guillemets, ce qui se défend fort bien. Or, Giraudoux s'était contenté de les introduire par un simple tiret. Il en résulte que, face au texte joyeusement coulant, le lecteur n'aura plus à décider lui-même où peut bien se terminer telle ou telle réplique. Cela n'est pas toujours un avantage, surtout dans les cas où Giraudoux a joué savamment sur les glissements entre le style direct et le style indirect libre.

Chaque œuvre s'accompagne d'une notice historique et littéraire, notamment sur les principaux thèmes et sur leurs destins. En outre, bien entendu, comme il se doit pour un volume figurant dans cette collection prestigieuse, se trouvent des notes sur le texte, manuscrits, versions primitives, variantes etc.

«Ne croyez pas que les feuilles mortes tombent d'un coup, comme les fruits mûrs, ou sans bruit, comme les fleurs fanées. . . » C'est ainsi que commence, pour l'auteur de ce compte rendu, l'œuvre narrative de Giraudoux, l'attaque des *Provinciales*. Le ton est là, dès les premières lignes. On est heureux de trouver, sous la plume de Colette Weil, des remarques pertinentes qui accordent à cette œuvre toute sa valeur.

Lise Gauvin a fait, également, une belle présentation de *Suzanne et le Pacifique*, mais on s'étonne qu'elle ne cite pas les pages pertinentes que Gérard Genette a dédiées à ce roman dans *Palimpsestes*. L'intertextualité de Giraudoux n'est pas un domaine réservé aux girauduciens attitrés.

Choisissons, comme dernier spécimen, la notice qu'a rédigée Michel Potet pour *Juliette au pays des hommes*. Très riche en renseignements utiles et en jugements valables, la notice insiste sur la fonction de *mise en abyme* que revêt la célèbre *Prière*

sur la *Tour Eiffel*. On aurait souhaité, cependant, que le commentateur utilise pleinement, dans sa lecture du roman, le retour de Juliette et la scène finale entre Juliette et le narrateur. Cette scène, «symétrique» s'il en fut, n'aura pas encore été lue de façon entièrement satisfaisante.

Dans l'ensemble, aussi bien que dans la quasi-totalité des détails, Jacques Body et son excellente équipe nous auront rendu des services durables en préparant cette belle édition des œuvres narratives de Giraudoux. On attend avec impatience le second volume, destiné à compléter l'ouverture si prometteuse.

John Pedersen
Université de Copenhague

Jan Herman, *Le mensonge romanesque. Paramètres pour l'étude du roman épistolaire en France*. Amsterdam 1989, 245 pp.

Cet ouvrage, qui est la version abrégée d'une thèse soutenue à Louvain en 1988, vise un double but: établir un modèle narratologique général du roman par lettres et étudier l'évolution de ce type narratif pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, tout en insérant celle-ci dans le mouvement général qui va des *Lettres portugaises* (1669) à Mérimé (*L'abbé Aubain*, 1846).

Pour des raisons évidentes, le roman épistolaire constitue depuis longtemps un domaine chéri des narratologues, puisque ce type textuel explicite le problème qui fut à l'origine de la narratologie: celui de l'énonciation. Les études historiques du roman par lettres français ne manquent pas non plus, mais l'ouvrage de JH a le mérite de se baser sur une étude pratiquement exhaustive des roman épistolaires publiés de 1761 à 1782.

La première moitié du livre est vouée aux problèmes théoriques. La référence de base est G. Genette, mais JH fait aussi un usage extensif des autres éléments du canon narratologique continental (Dolezel, Todorov, etc.). La discussion de cette tradition nouvelle est détaillée et sérieuse, mais je ne vois pas que JH arrive à l'éclairer dans une perspective critique, ni, à plus forte raison, à la dépasser.

Il aborde naturellement le problème de la présentation des lettres (éditeur - manipulateur): pourquoi écrire, pourquoi publier? Au XVIII^e siècle ces questions se posaient à l'auteur épistolaire avec une telle insistance que celui-ci se croyait obligé de loger sa narration dans un discours justificatif, au grand bénéfice des narratologues qui voient ainsi se multiplier les instances énonciatives dont les interférences risquent de donner le vertige. . . Or, ces effets sont en réalité fort simples et assez mécaniques: c'est là sans doute une raison pour laquelle le roman par lettres s'éclipse au XIX^e siècle, après le bref apogée de l'époque du sensible. JH nous retrace les méandres de la technique épistolaire, sans en découvrir de nouvelles convolutions, le vocabulaire rébarbaratif (imité de Genette) mis à part.

Ce n'est pas que le modèle de JH soit complet: on s'étonne de l'absence des traits qui relient la forme épistolaire au drame. Bien sûr, le parallèle n'est complet qu'avec les romans constitués d'échange de lettres, et de préférence entre plusieurs person-